Case
FRC
16287

GENEVIÈVE DE BRABANT.

THE NEWBERRY
LIBRARY

PERSONNAGES.

SIFROI, Comte Palatin ; ancienne dignité de l'empire. — LE C. DORSAN.

GÉNEVIÈVE, femme de Sifroi. — LES CITOYENNES LEGRAND ET VAZEL.

GOLO, ami de Sifroi. — LE C. BARBIER.

HYDULPHE, vieillard. — LE C. DUGRAND.

ERALDE, officier du Palais de Sifroi — LE C. PRAT.

UN ENFANT de l'âge de 7 ans.

Amis et Suite de Sifroi.

La Scène se passe dans une forêt voisine du Palais de Sifroi.

PREFACE.

Il est peu de personnes qui n'aient versé des larmes sur les malheurs de l'illustre et vertueuse Géneviève de Brabant : l'histoire en est si touchante qu'elle est universellement répandue : Le peuple dans les campagnes s'attendrit aux chants simples et antiques qui lui en retracent le souvenir ; et l'homme cultivé à ceux que Berquin, dans une romance très-connue, en a renouvellés de nos jours.

La Peinture et le Burin se sont unis à la poésie pour la célébrer, et l'on retrouve partout et la Romance et les gravures qui en offrent les principaux traits.

Tous les genres de théâtre, la Pantomime, l'Opéra et même le Vaudeville se sont emparés de ce sujet.

La chaussee en avoit fait autrefois un drame, dit-on, assez médiocre, et avant lui le pére Cerisiers Jésuite une tragédie en cinq actes en vers, qui a été représentée en 1669 avec des chœurs.

Je n'ai pu me procurer cette ancienne tragédie ; et j'ignore quel a pu être et son mérite et son succès : mais ce même auteur a publié une vie de Géneviève, sous le titre de l'innocence reconnue, qui, quoique dédaignée depuis long-tems de l'homme de goût, s'est conservée jusqu'a nos jours.

Cet ouvrage, écrit en mauvaise prose, est embelli de tous les prodiges de la légende ; visites d'anges, apparition de la vierge a Géneviève, Spectres, Sortilèges, Discours, Réflexions, Monologues, le Narrateur a tout su, tout connu, et, donnant carrière à sa pieuse imagination, nous transmet jusqu' aux pensées les plus secrètes de ses personnages.

Voici une apostrophe qu'il adresse à la mort, prête à ravir Généviève dans sa caverne :

« Hola, cruelle ! il n'est pas encore tems de trancher une « si précieuse vie ; attends que la justice de Dieu lui ait rendu « son honneur, pour lui donner la mort. Quelles dépouilles « peux tu espérer d'une si misérable créature ? Son corps n'a « plus de chair pour nourrir tes vers ; tu veux ronger ses os, « la tristesse l'a déja fait ; tu prétends peut-être accroître le « nombre de tes fantômes et de tes ombres ; laisse la vivre ; ce « n'est rien autre chose. «

Ensuite il fait descendre du ciel deux anges, plus beaux que le soleil, qui lui adressent un discours édifiant, et qui lui rendent la vie et la beauté.

On peut se faire par cet échantillon une idée de cet ouvrage ; mais le fond d'intérêt dont il est rempli en fait rechercher avec avidité la lecture à la jeunesse, et si notre Mythologie étoit ornée comme l'ancienne des charmes de la diction, je crois que tout homme qui porteroit un cœur auroit peine, quant aux infortunes de Généviève, à se défendre de les lire et de les déplorer.

On pense bien que je n'ai point fait emploi de tout ce merveilleux dans ma tragédie ; je l'ai reduite à ce qui porte le caractère de la vérité, et à ce qui ne sort point du cours ordinaire de la nature ; et sous ce point de vue, je crois qu'elle peut suppléer à l'histoire qui nous manque de cette infortunée victime de la calomnie, et qu'elle en offre les circonstances les plus intéressantes.

On peut cependant Jetter quelque doute sur l'existence d'une femme dans une forêt, pendant un cours de sept années. Cerisiers atteste ce fait, d'après *Rederus* dans sa Barrière, et *Eritius Putéanus*, écrivain de la province de Gueldre, où il a pris les fondemens de ses deux ouvrages. J'ajouterai que les premiers siècles du christianisme ont fourni beaucoup d'exemples de cette nature ; mais comme le vrai peut quelque fois n'être pas vraisemblable, et que d'ailleurs les premiers historiens de Généviève ont pu exagérer les faits, comme

il étoit assez d'usage dans ces tems là, j'ai introduit le personnage d'un vieillard, qui a pourvu à ses besoins ; et j'ai fondé son éloignement du monde sur le profond ressentiment quelle a conservé de l'injustice de son époux, et sur l'aversion qu'elle a prise de la méchanceté et de la crédulité des hommes.

Ce caractère est le seul en effet qui puisse convenir à Généviève, et rendre vraisemblable le courage et l'austérité de sa vie solitaire ; et je crois, malgré l'objection qui m'a été faite à ce sujet, que ce ressentiment est dans le cœur humain et qu'il doit principalement éclater au moment où elle retrouve son mari.

J'ai seulement adouci quelques expressions de cette situation, ce qui rend Généviève plus intéressante ; et en cela j'aime à rendre justice aux conseils qui m'ont été donnés.

Du reste ; je prie de considérer que le sujet de cette tragédie n'est pas la reconnoissance de la personne de Généviève, mais celle de sa vertu.

J'ai voulu offrir un tableau de ces luttes cruelles, et malheureusement trop fréquentes, entre l'innocence et la calomnie ; il consolera, du moins, les personnes qui ont eu le malheur déprouver ses traits empoisonnés, et il pourra garantir l'homme probe de la crédulité facile qui le rend souvent l'écho et le complice du calomniateur.

La tragédie est l'école de la morale et de la vertu : et je m'applaudis d'avoir pu rappeller dans celle-ci quelques traits sur l'immortalité de l'ame, sans la quelle et la morale et les vertus seroient bien inutiles à l'homme.

Quant aux détails dramatiques de cet ouvrage, j'y ai fait beaucoup de corrections depuis les premières représentations, et je sens qu'il en reste encore beaucoup d'autres à faire. J'observerai seulement que, son intérêt portant uniquement sur une action particulière, je n'ai pu élever mon style à la pompe des grands sujets de tragédie ; j'ai tâché, du moins, privé de ce moyen d'éclat, qu'il put aller au cœur et faire répandre quelques larmes.

J'étois fort jeune, d'ailleurs, lorsque je composai cet ouvrage. Tous les auteurs de tragédies savent les difficultés qu'il faut vaincre pour arriver, la première fois sur-tout, aux honneurs de la représentation ; pour moi, trop défiant de moi-même pour lutter contre elles, je n'attendois plus rien de mes foibles essais et sur-tout de ma Geneviève, , abandonnée depuis plus de seize ans à son obscurité.

Je dois au C. Patrat, homme de lettres, attaché au théâtre de l'Odéon l'accueil qu'elle a reçue, et de l'Administration de ce théâtre et du public, qui a décidé le succès qu'il m'en avoit fait espérer.

Les artistes se doivent tous des encouragements mutuels ; et je saisis avec plaisir cette occasion de lui témoigner ma reconnoissance, et de rendre la même justice au zèle des acteurs qui ont rempli les rôles de ma tragédie. Leurs talens, qui ont reçu déja des applaudissemens flateurs du public ne peuvent que s'accroître et se perfectionner encore, auprès des artistes célèbres que l'Odéon vient de réunir dans son sein.

GENEVIEVE,
DE
BRABANT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

SIFFROI, GOLO.

(*Siffroi est assis sur un rocher. Il paroît dans un profond accablement.*)

GOLO.

VENEZ, quittons ces lieux, infortuné Siffroi ;
Calmez l'affliction, le trouble où je vous voi :
Venez, cette forêt, ces repaires sauvages
Offrent à vos chagrins de trop sombres images.

SIFFROI.

Non, Golo, laisse moi; je veux dans ces déserts
Oublier pour jamais le monde et ses revers.

GOLO.

Hélas ! vous revoyez après huit ans d'absence,
Les climats fortunés où vous prîtes naissance ;
Vos amis, vos guerriers s'empressent sur vos pas,
A ces jeux des forêts images des combats ;

Mais rien ne vous distrait, rien ne vous intéresse,
Et vos jours les plus beaux séchent dans la tristesse.

SIFFROI

Ah ! Golo, de quel prix, de quel affreux retour,
La perfide a payé le plus fidèle amour !

GOLO.

Il est affreux sans doute, une femme infidelle
A porté dans votre ame une atteinte cruelle :
Mais, du mal et du bien rapide destructeur,
De quel revers le tems n'est pas consolateur !
L'absence, les combats, vos exploits, votre gloire,
N'ont-ils pu d'une ingrate effacer la mémoire !

SIFFROI.

Non, je la vois toujours, et, du sein du trépas,
Son ombre ensanglantée a suivi tous mes pas.
Partout son souvenir me poursuit et m'accable ;
Cette nuit même encore, un songe épouvantable....

GOLO.

Un songe, dites vous !

SIFFROI.

A déchiré mon coeur,
Et de tous ses forfaits m'a présenté l'horreur.

GOLO.

De ce nouveau chagrin que vous pouviez me taire,
A l'amitié, Siffroi, faites vous un mystère !

Les songes, cependant, sont des avis des cieux,
Et nos sécrets destins se dévoilent par eux.

SIFFROI.

Prends pitié, cher Golo, de toute ma foiblesse;
Oui, je veux sur mon sort consulter ta sagesse:
Connois ce que j'ai vu dans cette affreuse nuit,
Et dis-moi, s'il se peut, quel malheur me poursuit.
Le sommeil lentement avoit tari mes larmes,
Et déja sur mes sens répandoit quelques charmes.
Sa douce illusion me rendoit à ce jour
Où j'ai vu mes amis célébrer mon retour;
J'arrivois, j'approchois de leur foule brillante.....
Géneviève, ô surprise! à mes yeux se présente!
C'est-elle; je revois ces attraits enchanteurs
Dont le charme céleste enlevoit tous les coeurs;
Je me croyois encore aux jours où l'hymenée
Au dessus des mortels mettoit ma destinée:
Ivre de mon bonheur, je volois à ses pieds
Déposer mon amour, ma gloire, mes lauriers;
Quand soudain je la vois... ô comble de l'outrage!
Eh! qui sentit jamais plus d'opprobre et de rage!
Je la vois dans les bras de son infâme amant,
Bravant et mon aspect et mon ressentiment,
Insultant avec joie à ma peine mortelle:
Je saisis mon poignard, je m'élance sur elle.....
Mais elle disparoit; un spectre décharné,
Sous des lambeaux sanglants et de fers enchaîné,
S'offre seul à mes yeux, à mon ame éperdue:
Il soulève sa chaîne et l'étend à ma vue,

En poussant des sanglots, de longs gémissements ;
Tout à coup je m'éveille à ses tristes accents ;
Et l'ombre de la nuit a fui devant l'aurore,
En me laissant l'effroi qui me poursuit encore.

GOLO.

Par cette vision qui retrace à vos yeux
De vos malheurs passés les objets odieux,
Le ciel, n'en doutez point, du mal qui vous consume,
De vos longues douleurs, veut finir l'amertume.
Après l'affront cruel qu'il vous a dévoilé,
Dont il vient d'abreuver votre coeur accablé,
Quel indigne regret la plus coupable femme
Peut-elle désormais inspirer à votre ame ?

SIFFROI.

Mais que vient m'annoncer ce spectre ténébreux ?
Pourquoi ce sang, ces fers, ces cris si douloureux ?

GOLO.

Ce spectre dont les fers annoncent le supplice,
Etoit votre rival, étoit son vil complice.
Surpris au sein du crime, immolé dans ses bras,
Le ciel vous venge encore au delà du trépas.
L'éternel châtiment tous deux les frappe ensemble :
Unis par les forfaits, l'abyme les rassemble.

SIFFROI.

Ah ! tu me fais frémir. Quel horrible destin !
Généviève ! Et c'est moi qui fus ton assassin !
Malheureux ! qu'ai-je fait !

GOLO.

Ce qu'exigeoit son crime :
Le trépas en étoit la peine légitime.

SIFFROI.

Hélas ! qui me l'eut dit ? quand je lui consacrai
Mon coeur, de tant d'amour à l'autel enivré,
Qu'un jour ce même coeur féroce, sanguinaire,
Prononceroit contre elle un arrêt si sévère !
Elle dont la candeur pleine de tant d'attraits,
Sembloit si loin alors du chemin des forfaits !
Va, quand tu m'eus écrit cet horrible mystère
Dont tu me confirmais toute la honte amère,
J'ordonnai son trépas ; mais, lui donnant la mort,
C'est moi que j'ai frappé de l'horreur de son sort.
Que de pleurs ont suivi ma cruelle sentence !
J'abhorre mon forfait, j'abhorre ma vengeance.

GOLO.

Elle fut juste au moins, votre coeur combattu
N'a point, en l'exerçant, démenti sa vertu :
Mais, Siffroi, rejettez ces indignes alarmes ;
Ami du grand Martel, compagnon de ses armes,
Retournez dans ses camps rejoindre ce héros :
Un grand coeur voit la gloire et ne sent plus ses maux.
En vain des Sarrazins la course vagabonde
Eut son écueil aux bords que la Loire féconde ;
En vain ce fier Martel, rempart des nations
Arrêta le torrent de leurs invasions ;
Le croissant de nouveau signale leur furie
Du Rhône aux beaux climats de la Septimanie.

C'est-là qu'il faut nous joindre aux invincibles francs,
Et venger l'univers du joug des musulmans ;
J'ai connu comme vous les chemins de la gloire,
Je puis vous suivre encore à ceux de la victoire.

SIFFROI.

Oui, marchons, digne ami, viens, j'abjure à jamais
Ces lieux où j'ai perdu le bonheur et la paix.
Il n'en est plus pour moi ; mais l'amitié me reste,
Qu'elle triomphe au moins de mon sort trop funeste.

(*on entend un cor de chasse.*)

GOLO.

Venez ; le bruit du cor rassemble vos amis.
Eralde vient ; cachez, écartez vos ennuis.

SCÈNE DEUXIÈME.

ACTEURS PRÉCÉDENS ; ERALDE.

ERALDE.

SEIGNEUR, près du torrent où toute votre suite
D'une fauve épuisée a fini la poursuite,
Un vieillard qui paroît accablé, malheureux,
Demandant à vous voir s'est offert à nos yeux.
Sensible aux voeux touchants de son ame abatue,
Je l'ai conduit, je viens l'offrir à votre vue ;
Et ce digne vieillard attend de vos bontés
Un entretien propice à ses calamités.

SIFFROI.

Quoi, dans ces lieux de paix je trouve l'infortune!
Allez, un malheureux jamais ne m'importune;
Dites lui d'approcher.

SCÈNE TROISIÈME.

(*Eralde va chercher le vieillard et le présente.*)

ACTEURS PRÉCÉDENS;

HYDULPHE.

SIFFROI.

Que voulez vous de moi?
Vénérable vieillard!

HYDULPHE.

O généreux Siffroi,
Illustre Palatin que l'univers honore,
Non, ce n'est pas pour moi que ma voix vous implore:
Près de cette forêt, cultivé par mes soins,
Mon champ, un humble toît remplissent mes besoins.
Mais je viens à vos yeux pour une infortunée
Qui vit dans ce désert plaintive, abandonnée,
Et qui veut y mourir inconnue aux humains.

SIFFROI.

Une femme en ces lieux!

HYDULPHE.

Apprenez ses destins.
Sous ces rocs élevés, et caché dans leur ombre,
Est un antre profond qu'environne un bois sombre.

C'est-là, c'est dans ce lieu solitaire, inconnu,
Où nul homme, peut-être, avant n'est parvenu,
Dans cet antre où deux ans, étonnant la nature,
Le gland, les fruits des bois ont fait sa nourriture;
Où du jour n'a jamais pénétré le flambeau,
C'est-là que cette femme a choisi son tombeau.

SIFFROI.

Mais dans cette forêt qui la dérobe au monde,
Qui vous a découvert sa retraite profonde?
Et depuis quand vos yeux, sur son sort éplorés,
Ont-ils connu ses maux des hommes ignorés?

HYDULPHE.

Quatre ans sont écoulés depuis qu'à sa souffrance
J'ai pu dans ce désert offrir mon assistance.
Dans ces fonds où jamais je n'avais pénétré,
Je ne sais par quel sort je m'étais égaré.
Les frimas ténébreux déroboient les campagnes,
Les sentiers des forêts, la cîme des montagnes;
Soudain je fus frappé de lamentables cris,
J'entendois ces accens ô mon fils! ô mon fils!
L'écho les répétoit. à ces cris je m'avance;
Je monte le rocher, je demeure en silence;
J'écoute.... et de nouveau ces lugubres accents
De pitié, de terreur viennent remplir mes sens.
Une femme aussitôt se présente à ma vue,
Une femme éplorée et de lambeaux vêtue,
La tête échévelée, aux cieux levant les bras,
Tremblante à mon aspect elle arrête ses pas.....

» Avez vous vu, dit-elle, un enfant misérable
» Que cherche dans ce bois sa mère déplorable,
» Et qu'appellent en vain les crîs de ma douleur! »

SIFROI.

Achevez; cet enfant.... que vous touchez mon coeur!

HYDULPHE.

Le ciel nous le rendit après de longues peines.
Il étoit presque nud, le froid glaçoit ses veines,
Et de sa voix plaintive avoit éteint l'accent;
Je ne vous peindrai point à cet heureux moment
Le transport de sa mère et sa crainte et sa joie.
Tout l'amour maternel à mes yeux se déploye,
Elle prend cet enfant, le presse sur son coeur;
Le réchauffe en ses bras d'un souffle bienfaiteur;
Il respire; il s'écrie; il appelle sa mère.
Je la veux entraîner sous mon toît solitaire:
« Arrêtez, bon vieillard, je rends grace à vos soins;
» Le ciel les bénira, ses yeux en sont témoins;
» Mais d'un monde barbare à jamais séparée,
» Dit-elle, en ce désert je veux vivre ignorée.
» Vous si vous craignez Dieu ne troublez pas des jours
» Dont lui-même à gémir a destiné le cours;
» Et ne révelez point qu'ici vous m'avez vue ».
Elle fuit à ces mots, mais de cette inconnue
Mon oeil suit les détours Jusques à ce rocher,
Et dès le lendemain je reviens la chercher.
Je m'offre à ses régards... voyez sans épouvante,
« Lui dis-je, le mortel que le ciel vous présente;

» A vous, à votre fils, en des maux si touchans,
» J'apporte ces secours, ce pain, ces vêtemens ;
» Au nom du Dieu vivant que devant vous j'atteste,
» Mon ame gardera votre secret funeste ;
» Ne me refusez pas : attendrie à mes pleurs,
Elle me laisse enfin consoler ses malheurs,
Et reçoit tous les dons de mon humble indigence.
Depuis ce tems ses yeux ont souffert ma présence
Et j'ai, dans ce désert, par de fidèles soins
Adouci sa détresse et prévu ses besoins.

SIFROI.

Avez vous pu du moins pénétrer ce mystère,
Ce voile ténébreux qui la cache à la terre ?

HYDULPHE.

Tout ce que j'ai connu de ses tristes discours,
C'est que la calomnie a poursuivi ses jours ;
Un méchant, un perfide a causé sa souffrance ;
Elle invoque souvent le Dieu de l'innocence.
Un jour même, Seigneur, dans son affliction,
Seule, je l'entendis prononcer votre nom.....
Oui, c'est ce nom sacré qu'implora sa misère,
Qui me fait jusqu'à vous apporter ma prière ;
Et je crois que le ciel ici vous guide exprès
Pour pénétrer enfin de si tristes secrets.

SIFROI.

Puissent tous ses destins dépendre de mon zèle !
O vieillard généreux, conduisez moi vers elle.

GOLO.

(*à part.*)

Quelle est donc cette femme ? ô soupçon ! ô terreur !
Siffroi, m'en croirez vous ? déjà trop de douleur,
Trop de sombres chagrins, de funèbres images,
Etendent sur vos jours leurs sinistres nuages ;
N'êtes vous point vous même assez infortuné ?
Eh ! que peut pour autrui votre coeur consterné ?
Rejoignez vos amis qu'attriste votre absence,
Dont vos retardemens causent l'impatience ;
J'irai vers cette femme accomplir vos désirs.
Croyez moi, livrez vous à de plus doux plaisirs.

SIFROI.

Et lequel peut valoir à l'ame bienfaisante
Celui de soulager l'humanité souffrante ?
Rejoins nos compagnons qui pourroient s'éloigner.
Va, les momens sont chers ; va toi-même, ordonner
Les secours que de nous l'infortune réclame :
O mon ami, tous deux n'ayons toujours qu'une ame.

(*à Hydulphe.*)

Et vous digne vieillard, venez Guider mon coeur
Vers cet asyle sombre où Gémit le malheur,
Oui, s'il est quelque bien qui me soit cher encore
C'est l'auguste vertu dont votre ame s'honore.

(*Il sort avec Hydulphe.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

GOLO, ERALDE.

GOLO.

(Seul et s'éloignant d'Eralde qui se dérobe aux spectateurs.)

MALHEUREUX ! ce langage est-il fait pour mon coeur,
Pour ce coeur forcené digne de tant d'horreur !
Combien je l'ai trahi ! dans ma barbare flamme,
Je l'ai fait, sans pitié, l'assassin de sa femme :
Vil objet à moi-même et d'opprobre et d'effroi,
Voilà l'ami fatal qu'il retrouve dans moi !
Quelle est donc la terreur qui suit par-tout le crime?
Ce désert m'auroit-il arraché ma victime ?
Une femme en ces lieux se dérobe aux humains,
Et d'un fils avec elle y cache les destins ;
Elle éleve sa voix contre la calomnie ;
Elle connoît Siffroi ... revient-elle à la vie,
Et du fond de la tombe accuser mes fureurs ?
Mais peut-être j'en crois d'inutiles terreurs.
Eralde ici m'attend, employons l'artifice :
Il frappa Géneviève ; il faut qu'il m'éclaircisse.

(Revenant vers Eralde qui s'avance vers lui.)

Eralde, approche toi ; tu vois en quels ennuis
Les jours du Palatin restent ensévelis ;
Tu vois ainsi que moi, sans que je te l'expose,
De ce chagrin profond la déplorable cause ;
Son coeur aigri de fiel, par l'amour outragé,
Gémit et de sa honte, et d'en être vengé.
Je crois que, sans rougir, il reverroit encore
Une femme perfide et qui le déshonore.

O toi, qui dûs porter un coup, sans doute affreux,
Aurais tu détourné son ordre rigoureux !
Je donnerais mes jours pour que l'on pût lui rendre
Ce trop indigne objet d'un regret aussi tendre :
Le calme renaîtroit en son coeur orageux.

ERALDE.

Que me demandez vous ? dans ces tems malheureux,
Plût à Dieu qu'en effet cette main plus timide
N'eut osé consommer ce cruel homicide !
Mais, hélas ! quelques durs qu'ils fussent à remplir,
A vos ordres, aux siens, je n'ai su qu'obéir.
Son criminel amant, son perfide complice,
A senti de vos coups la sévère justice ;
L'infidèle Drogan tomba sous votre main ;
Ce bras de Géneviève a déchiré le sein.
Mon ame par ses pleurs ne fut point arrêtée,
Et je vous ai fait voir sa robe ensanglantée.

GOLO.

(*à part.*) (*à Eralde.*)

Enfin, je me rassure.... ah ! détournons les yeux
D'un souvenir cruel, à nous même odieux.
Se peut-il que Siffroi, s'accusant d'injustice,
Après sa trahison, sur elle encor gémisse !

ERALDE.

Il doit la plaindre au moins.

GOLO.

Et non la regretter.
Mais, Eralde; il suffit. Va, sans plus t'arrêter;
Fais pourvoir aux besoins de cette infortunée
Dont il a découvert la triste destinée.

ERALDE.

Elle offre en ce désert un prodige étonnant,
Et m'inspire, sans doute, un intérêt pressant.

GOLO.

A l'ordre de Siffroi va soudain satisfaire,
Moi, je vais sur ses pas pénétrer ce mystère.

SCÈNE CINQUIÈME.

ERALDE

(*seul.*)

Ce mystère, grand Dieu! tremblant de l'entrevoir,
Tout mon coeur se remplit et de crainte et d'espoir.
Seroit-ce Géneviève en ces bois conservée!
Elle qui dût périr, elle que j'ai sauvée,
Et que depuis ce tems je n'ai pu découvrir?
A Golo, ce cruel que rien n'a pu fléchir,
J'ai toujours confirmé son trépas qui l'abuse.
O Dieu que ta bonté me défende et m'excuse!
Par ce mensonge heureux j'ai peut-être rendu
Une mère à son fils, un coeur à la vertu.

Dans le néant affreux où le crime nous laisse
Tu fis le repentir pour l'humaine foiblesse.
Si Géneviève existe en ces tristes forêts,
Elle a par le malheur expié ses forfaits.
D'un époux offensé fais taire la vengeance ;
Et puissent tous les coeurs imiter ta clémence.

(*il sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la grotte habitée par Généviève, elle est environnée de rochers et de bois épais et sombres.

SCÉNE PREMIÉRE.

GENEVIEVE.

GÉNEVIÈVE *assise à l'entrée de sa grotte.*

UN ENFANT *assis au près d'elle.*

GÉNEVIÈVE.

Oui, je touche le but de ma course mortelle.
Je t'entends, ô mon Dieu, ta volonté m'appelle.
Résignée à la mort qui s'approche de moi,
Après tant de malheurs, je l'attends sans effroi.
Mais aux yeux des humains mourir déshonorée,
Laisser une mémoire à l'opprobre livrée,
Porter le poids du crime, en inspirer l'horreur,
Quand toujours la vertu respira dans mon coeur;
Voilà mon sort, voilà le tourment que j'endure.
Non, ce coeur indigné, sans un cruel murmure,
Ne peut plus supporter le poids de ses revers.
Est-ce là ta justice, ô Dieu de l'univers?
(*à son fils.*)
Et toi dont mon opprobre eut été le partage,
Si je n'eusse aux humains dérobé ton jeune âge,

Toi pour qui seul ici, m'échappant au trépas,
J'ai soutenu sept fois le retour des frimas ;
Innocent malheureux, dont la funeste vie
Fut le principe affreux de tant de calomnie,
Après ma mort, hélas ! que vas-tu devenir ?
Je vais t'abandonner ; elle vient me ravir,
Quand à peine sorti de l'enfance première,
Tes foibles jours encore ont bseoin d'une mère ;
Non, jamais plus d'horreur n'environna mon sort.

L'ENFANT.

Ah ! que me dites vous ? qu'est-ce donc que la mort ?

GÉNEVIÈVE.

C'est l'instant, mon cher fils, l'inévitable terme
Où l'ame fuit ce monde, et le corps qui l'enferme.
Tout marche, tout arrive à ce terme fatal.
Te souvient-il encor de cet humble animal
Qu'apprivoisa ma main dans cet antre sauvage,
Qui fut le compagnon, l'ami de ton jeune âge,
Dont la dépouille encor te sert de vêtement ?
Tu l'as pleuré, tes yeux l'ont vu sans mouvement,
Tu me verras de même à tes pieds étendue.

L'ENFANT.

Vous, ma mère !

GÉNEVIÈVE.

O mon fils ! quand tu m'auras perdue,
A ce moment cruel, tu quitteras ces lieux

Où je ne serai plus ; ce vieillard généreux
Qui sur nous étendit une main salutaire,
Viendra guider tes pas, va devenir ton père.
Respecte ses vieux ans, honore le, mon fils :
Et rends lui tous les soins que de nous il a pris.

L'ENFANT (*se jette dans les bras de sa mère.*)

Quoi ! je vivrai sans vous, je n'aurai plus de mère !

GÉNEVIÈVE (*en l'embrassant.*)

Non, tu ne perdras point son appui tutélaire.
Je serai dans le ciel, je te verrai toujours ;
Mon ame, près de Dieu, veillera sur tes jours.
Sois sur terre, ô mon fils, compâtissant et juste,
Et tu seras admis en sa présence auguste.
Là nous nous reverrons ; là, tous deux rassemblés,
Un jour de nos malheurs nous serons consolés.
Souviens t-en, mon cher fils, que cette récompense,
Faite pour la vertu, faite pour l'innocence,
Soit le prix consolant de mes tristes revers ;
Le prix de tant de maux que pour toi j'ai soufferts.

SCENE DEUXIEME.

ACTEURS PRÉCÉDENS

SIFROI, HYDULPHE *dans l'éloignement.*

HYDULPHE.

Oui, Seigneur, vous voyez l'asile solitaire
Où cette infortunée a caché sa misère.

Avant de l'approcher, laissez moi quelque tems,
Pénétrer de son coeur les derniers sentimens;
Permettez, craignant d'elle un refus trop injuste,
Que ma voix la prépare à votre aspect auguste;
A cet heureux secours par le ciel envoyé,
Pour soulager des maux si dignes de pitié.

SIFROI.

Je m'abandonne à vous; à sa peine propice
Offrez à ses malheurs une main protectrice.
Je vais attendre ici le succès de vos soins.

SCENE TROISIEME.

GÉNEVIÈVE, L'ENFANT, HYDULPHE.

GÉNEVIÈVE.

Mon fils, je vois l'ami qui veille à nos bésoins,
Cher Hydulphe, o mon père!
(elle se leve et va vers lui avec son enfant.)

HYDULPHE.

Oui, mère infortunée:
C'est un ami souffrant de votre destinée,
Qui revient, en ces lieux, vous voir, vous secourir,
Et qui voudroit, hélas! à vos maux vous ravir.
Si quelque chose encore au monde vous attache,
De ce repaire affreux souffrez qu'on vous arrache.
De plus propices mains ranimeront vos jours
Que vous laissez éteindre au milieu de leur cours.

GÉNEVIÈVE.

Ah ! ne rappellez pas à ma douleur profonde,
Et ce jour qui me fuit et l'horreur de ce monde.
Ce monde criminel je dois trop le haïr ;
Laissez moi mon désert, je n'en veux point sortir.

HYDULPHE.

Si, parmi les mortels, il en est de coupables,
Sont-ils tous à vos yeux, méchants, impitoyables ?
Croyez qu'il est encor des hommes vertueux.

GÉNEVIÈVE.

Oui, je le vois par vous, ô vieillard généreux.
Le ciel, oui, Dieu lui seul, sera la récompense
De tout ce que je dois à votre bienfaisance,
De ce que j'en attends pour les jours de mon fils.
Ne l'abandonnez pas, vous me l'avez promis.

HYDULPHE.

Comptez sur mon serment, sur la foi la plus pure.
J'en atteste à vos yeux l'auteur de la nature.
Que tout doute pour lui de vous soit éloigné:
Maïs ne saura-t-il point dans quel rang il est né ?

GÉNEVIÈVE.

Eh ! qu'importe ? pourvu que, sans ignominie,
L'homme traîne, ici bas, la chaîne de sa vie.
Quand on entre au tombeau, les rangs sont superflus :
Le seul titre est celui que donnent les vertus.

Que les vôtres d'un fils deviennent l'héritage :
Que par vous adopté, ce nom soit son partage.

HYDULPHE.

Vos voeux me sont sacrés, mais, hélas ! que mon coeur
S'afflige, à vos refus, d'une juste douleur !
Vous osez à ma foi remettre son enfance,
Et ne m'osez nommer l'auteur de sa naissance ?

GÉNEVIÈVE.

Croyez qu'il en doit être à jamais ignoré.
Son père fut. . . . hélas ! un coeur dénaturé.

HYDULPHE.

Mais vous, Madame, vous, après tant de souffrance,
Faut-il vous dérober à sa reconnoissance ?

GÉNEVIÈVE.

Moi ? non. Rappellez lui mon triste souvenir.
Dites lui dans quels lieux à vous je vins m'offrir.
Dites lui que sa mère a, sans être coupable,
Porté d'un vil forfait l'opprobre ineffaçable ;
Et que, pour en sauver son foible rejetton,
Il a fallu lui taire et son rang et son nom.

HYDULPHE.

Osez vous découvrir, ouvrez enfin votre ame ;
Nommez de vos vertus le détracteur infâme.

Osez me dévoiler quels sinistres complots
Ont pu sur votre vie assembler tant de maux.
J'irai, j'irai, pour vous, en demander vengeance.

GÉNEVIÈVE.

Daigne-t-on écouter la voix de l'innocence!

HYDULPHE.

Oui, Madame, on l'écoute, et j'ose l'assurer:
Parlez, et vos malheurs peuvent se réparer.

GÉNEVIÈVE.

Si vous eussiez jamais éprouvé l'infamie
Que d'un souffle infecté répand la calomnie;
Si malgré vos vertus, vous eussiez vu ses traits
Accumuler sur vous l'opprobre des forfaits,
Croiriez vous l'effacer dans ce monde barbare?
Ce mal est sans remede et rien ne le répare,
L'univers se repait de sa malignité,
Il est fait pour l'erreur et la crédulité.

HYDULPHE.

Que font à la vertu les vains bruits du vulgaire
Quand le sage la plaint, la venge et la revère?

GÉNEVIÈVE.

Ah! le sage lui-même est par eux entraîné.
Malheur à tout mortel, à l'Etre infortuné,

De qui ce monde injuste a flétri l'innocence.
Pour moi je n'en veux plus ni retour, ni vengeance,
Je ne l'attends qu'au ciel où j'éleve ma voix.

HYDULPHE.

Dans ce monde pervers, oui, le ciel quelque fois,
Pour montrer son besoin, celui d'une autre vie,
Abandonne le juste au glaive de l'impie;
Mais souvent à nos yeux éclate sa grandeur.
Il est prêt, il écoute, il vous donne un vengeur.

GÉNEVIÈVE.

Un vengeur! eh qui donc? Serois-je reconnue?

HYDULFHE.

Non, la seule pitié l'amene à votre vue.
Daignez me pardonner, je viens dans ces forêts,
D'implorer ce mortel connu par ses bienfaits;
Il a daigné pour vous entendre ma prière.
Vous verrez un héros que le monde révère;
C'est notre Palatin, c'est l'illustre Sifroi.....
Mais, grand Dieu! qu'avez vous? quel est donc votre effroi?

GÉNEVIÈVE.

Sifroi! lui dans ces lieux! où fuir! ô misérable!
Qu'il ne m'approche pas!
(elle tombe sur le Rocher on elle étoit assise.)

HYDULPHE.

Quel état déplorable !

SCÈNE QUATRIÈME.

ACTEURS PRÉCÉDENS.

SIFROI (*s'avançant aux cris de Geneviève.*)

HYDULPHE.

Seigneur, éloignez vous ; votre nom dans son coeur
A porté comme un trait cette vive douleur.

SIFROI.

Mon nom ! que dites vous ? . . ô femme malheureuse !

HYDULPHE.

Elle ne connoît point votre ame généreuse.

SIFROI.

Approchons.

HYDULPHE.

Ah ! Fuyez, vous voyez ses tourmens.

SIFROI.

La pitié la plus vive a pénétré mes sens.
(Quoi, Madame, je puis exciter, vos alarmes,)
Quand je viens à vos pieds, les yeux baignés de larmes,

Ah ! revenez à vous, agréez mes secours ;
Laissez moi rallumer le flambeau de vos jours.

GÉNEVIÈVE (*se levant avec effort.*)

O vous, dont la pitié, le zèle m'ont perdue ;
Hydulphe, sauvez moi de sa funeste vue.....
Le voilà, mon bourreau, le bourreau de mon fils ?
Fuyons, dérobez nous à ses yeux interdits.
(*Elle prend son fils d'une main, et s'appuye de l'autre sur Hydulphe.*

SIFROI.

Géneviève ! grand Dieu ! mon épouse vivante !
(*il reste immobile et l'oeil fixe.*)

GENEVIEVE

Oui ; c'est-elle, inhumain, que ce lieu te présente.
Frémis de mon malheur, qui n'a pu te toucher :
Fuis, cruel ; et jamais n'ose ici m'approcher.
(*Elle rentre dans la grotte avec le vieillard et son fils.*)

SCENE CINQUIÈME.

SIFROI *seul.*

Mon épouse vivante ! et son ame indignée
Repousse avec effroi la mienne consternée !
Je de meure immobile er frappé de terreur.
Quels soupçons déchirans s'élevent dans mon coeur ?

Malheureux ! oui, je fus un assassin barbare :
Oui la voix de ce coeur, ce trouble qui m'égare,
Une femme, un enfant de mes fureurs sauvés,
Sous des Rochers affreux aux monstres réservés,
Tout m'accuse, et dans moi fait frémir la nature...
Que dis-je ? d'un ami j'ai la foi la plus pure ;
Et tout a confirmé ma honte et mon malheur....
Mais qu'ai-je vu ? veillé-je ? ou seroit-ce une erreur ?
Je suis seul, accablé.... peut-être quelque songe
Offre encore à mes yeux un lugubre mensonge ?
(il se soutient sur un Rocher.)

SCÈNE SIXIEME.

SIFROI, GOLO ET ERALDE *entrent ensemble.*

ERALDE *à Golo.*

Vos ordres sont remplis, et sur vos pas soudain
Je viens de cette femme apprendre le destin.

SIFROI *(apperçevant Golo.)*

Est-ce toi, cher Golo ! viens, dans son trouble extrême,
Viens, daigne être l'appui d'un malheureux qui t'aime.
Cette femme inconnue, objet de ma pitié,
Est l'épouse infidèle à qui je fus lié.
Oui, j'ai cru la revoir.

GOLO.

Quelle erreur !

SIFROI.

Quel prodige !

GOLO.

Non vos yeux abusés ont vu quelque prestige ;
Eralde que voici. . . . . .

ERALDE (*s'avançant vers Sifroi.*)

Je tombe à vos genoux,
Oui, j'ai, pour la sauver, trompé votre courroux.

GOLO.

Quoi ! vous avez d'un maître éludé la justice ?
Et m'avez abusé par un lâche artifice ?

SIFROI.

Va, ne l'accable pas, ce mortel généreux,
M'a servi, grace au ciel, au delà de mes voeux.
Quelque soit le forfait d'une femme perfide,
Je n'en suis pas, du moins, le cruel homicide.

ERALDE.

Ah ! vous même, Seigneur, en ce moment affreux,
Vous eussiez révoqué votre ordre rigoureux :
Son ame sans terreur et son front sans nuage,
D'une mort si cruelle ont soutenu l'image.
Je saisissais son fils pour lui percer le flanc. . . .
Son bras soudain l'arrache à mon bras menaçant :

» Arrête, cria-t-elle et sauve l'innocence.
» Quel crime a donc commis sa déplorable enfance ?
» Arrête, et si ton ame a quelqu'humanité,
» Epargne moi l'aspect de tant de cruauté;
» Que du moins ta fureur la première me frappe . .»
A ces mots; ma mains tremble, et le glaive m'échappe
Je vois mon compagnon comme moi s'attendrir,
Nous tombons à ses pieds, mais elle veut mourir.
Nos larmes cependant la conjurent de vivre;
Mon ami prend son fils, je la force à le suivre,
Et tandis que son bras, dans l'ombre de la nuit,
Jusques dans la forêt en sécret la conduit,
Je reviens au Palais, à Golo je présente
Un cercueil qui l'abuse, et sa robe sanglante.
Depuis j'ai vainement parcouru ces déserts,
J'ai pleuré son trépas, les maux qu'elle a soufferts
Mais ce jour vous la rend, généreux et sensible,
Vous ne la verrez point d'un regard infléxible.
Tout coupable obtient grâce aux pieds de l'Eternel,
En est-il qui jamais ne fléchisse un mortel ?
Ah ! l'oubli de l'injure est la vertu suprême,
Et l'homme qui pardonne est égal à Dieu même.

GOLO (*à part.*)

O traître ! ô jour affreux ! mais d'un coeur affermi
Bravons ce coup fatal.

SIFROI.

Que dis-tu, cher ami ?
Quel pouvoir guide ici ma triste destinée ?
Que demande le ciel à mon ame étonnée !

GOLO.

Tout m'étonne moi-même ; et depuis cette nuit
Qui révéla son crime à mon oeil interdit,
Aucun événement n'a plus frappé mon ame.
Eralde en fut témoin : De cette indigne femme
Son coeur, à mon insçu, fut le libérateur ;
Mais il a vu son crime et votre déshonneur.

ERALDE (*avec embarras.*)

Que vous dirai-je ? hélas ! de cette nuit affreuse
Oublions à jamais l'image douloureuse ;
Oublions des malheurs. . . .

SIFROI (*troublé.*)

Oui, cachons à jamais,
A la terre, aux humains, de si honteux forfaits.

GOLO.

Eralde, retournez ; elle fut trop coupable ;
Mais il faut compâtir au destin qui l'accable ;
Pressez tous les secours.

(*Eralde sort.*)

SCENE SEPTIEME.

SIFROI, GOLO.

SIFROI.

De son coeur sans remord,
A mon aspect ami conçois-tu le transport ?
Elle qui devroit être à mes pieds confondue,
Me fuir avec horreur ! me chasser de sa vue !

GOLO.

Quelle audace ! .... ah ! plutôt.....

SIFROI.

Viens, je veux la revoir ;
Je la veux accabler de tout mon désespoir ;
Je ne puis plus douter de mon cruel outrage !

GOLO.

D'Eralde votre oreille entend le témoignage.
L'ombre couvroit en vain votre indigne rival,
Nous n'avons pu cacher un eclat trop fatal.

SIFROI.

O femme trop perfidé ! ô fiel qui me dévore !
Et mon coeur s'accusoit, je la plaignois encore !

GOLO.

Ah ! fuyez, modérez ce noir ressentiment.

SIFROI.

Non, je veux demeurer ; je cede au trait cuisant
Qui s'irrite en mon sein, qui vers elle m'attire ;
Il faut que je la voye.

GOLO.

Eh ! qu'allez vous lui dire ?

SIFROI.

Tout ce qu'éprouve ici ce coeur infortuné,
Et si cruellement par elle abandonné.
Oui, je veux que l'ingrate, en voyant sa blessure,
Frémisse de l'horreur de son affreux parjure ;
Frémisse, en contemplant dans ce coeur ulcéré,
Tout l'amour, tous les traits dont il fut déchiré.

GOLO.

Eh bien, allez aux pieds d'une femme hardie
Implorer le pardon de votre ignominie.
Vous la verrez bientôt, par d'habiles détours,
De ses honteux excès justifier le cours ;
Vous forcer d'adopter le fruit abject du crime,
Et peut-être à vos yeux le rendre légitime.
Qui sait même, qui sait sur ma fidélité,
Ce que n'osera point son esprit irrité ?

SIFROI.

Eh ! que peut-elle oser ! de quel prestige infame
Crois-tu que son audace éblouisse mon ame !

Quand j'ai vu cet écrit, ce billet criminel
Où sa main a tracé son opprobre éternel.

GOLO.

Ce billet sur Drogan fut surpris par mon zèle
Il vous a dévoilé le coeur de l'infidèle.

SIFROI.

Ah ! mes maux sont comblés : toi seul en vois l'excès.
C'en est fait ; oui, je dois l'oublier pour jamais.
Fuyons : de tant d'horreurs, d'une action si noire,
Périsse en ce désert l'exécrable mémoire.
(*il s'éloigne et revient.*)
Que fais-je malheureux ! ah ! mon coeur inhumain
Sera-t-il de nouveau son cruel assassin ?
Je l'abandonne ici, dans un antre sauvage !
Non, laissons à Dieu seul à punir tant d'outrage.
Je ne la verrai point; mais que dans mon Palais
Ce jour enfin lui rende un asyle de paix.
Non, je ne puis goûter, en voyant sa souffrance,
Le barbare plaisir que donne la vengeance.
A son coeur, s'il se peut, rends des jours plus sereins
Et que du moins son sang ne souille plus nos mains.
Pour moi; je vais, traînant une vie odieuse,
Achevèr loin d'ici ma course malheureuse :
Je pars, ô mon ami, tu vois mon désespoir,
Adieu, je n'aurai pas la honte de la voir.
Mais que ma volonté te soit chère et sacrée ;
Songe que de mon coeur elle fut adorée.
(*Sifroi sort.*)

SCENE HUITIEME.

GOLO *seul.*

Il s'éloigne ; à mes mains il vient de la livrer ;
Et, maître de son sort, je puis donc respirer !
J'apperçois ce vieillard qui seul ici lui reste ;
Ecartons avec lui ce témoin si funeste.

SCENE NEUVIEME.

GOLO, HYDULPHE.

HYDULPHE.

Je pensois retrouver votre ami dans ces lieux.
Hélas ! sous ce rocher qui la cache à nos yeux,
Sa femme abandonnée à sa peine mortelle,
Succombe sans secours au trépas qu'elle appelle ;
Verrait-il sans pitié son sort si douloureux ?

GOLO.

Je viens la secourir ; je viens, selon vos voeux,
D'un époux accablé remplir la bienfaisance :
Et vais la rendre aux lieux dignes de sa naissance ;
Mais, pour lui, c'en est fait, il la fuit pour jamais.

HYDULPHE.

Il la fuit, lui, Seigneur ! Je sais de quels excès
La foible humanité trop souvent est capable :
Mais croirai-je jamais Géneviève coupable ?

Non, elle ne l'est point : Sous le faix du malheur,
Pour tant de perfidie elle eut trop de grandeur.
Le pervers peut du juste affecter la constance ;
Mais il ne verse point les pleurs de l'innocence.
Ah ! vous-même, Seigneur, rappellez son époux :
Qu'il vienne la fléchir, qu'il vienne à ses génoux,
Reconnoître l'erreur d'une aveugle vengeance.
De sa femme tous deux embrassons la défense ;
Qu'elle meure du moins innocente à ses yeux ;
Et qu'elle rende un père à son fils malheureux.

GOLO.

J'ai déja vainement imploré sa clémence.
Eh ! comment à ses yeux lui rendre l'innocence !
Je la sais criminelle, et quelque soit son sort,
Elle n'a de vertu que celle du remord.
J'honore, bon vieillard, la pitié qui vous guide ;
Mais vous connoissez peu cette femme perfide !

HYDULPHE.

Je connois son époux, son coeur est généreux.

GOLO.

Il vient de le prouver : en partant de ces lieux,
Il la comble de biens.

HYDULPHE.

Et ne veut point l'entendre.
Dans le fond de la tombe elle est prête à descendre,

Et ses derniers momens, faits pour la vérité,
Ne pourront de son sort lever l'obscurité.

GOLO.

Ecoutez; comme vous sa misère me touche.
Suivez le Palatin: dans son courroux farouche,
Sans doute mieux que moi vous pourrez l'adoucir;
Au recit de ses maux et de son repentir.
Peignez lui de sa fin l'image douloureuse;
Allez vous fléchirez son ame généreuse.
Et dans le même tems, pour servir vos projets,
Je vais à son épouse annoncer ses bienfaits.

HYDULPHE.

De son accablement à peine revenue
De tout autre que moi la présence imprévue,
Rédoubleroit encor les trop funestes coups
Que vient de lui porter l'aspect de son époux.
Ah! par pitié, du moins, écoutez ma prière,
Seigneur; soyez l'appui de son heure dernière.
Une fausse apparence a pu la condamner.
Rendez lui son époux, daignez le ramener.
Moi-même, en ce moment, si le ciel me seconde;
Je la retirerai de sa douleur profonde;
Je vais la préparer à le voir sans effroi.

GOLO.

Enfin, vous le voulez, je vais chercher Sifroi.
Allez la disposer à le voir, à l'entendre;
Et vers ces mêmes lieux où nous viendrons nous rendre

Au pied de ces rochers, venez nous avertir ;
Bientôt à vos regards nous allons nous offrir.
Unissons nos efforts, et, quelque soit l'offense,
Que ce jour soit enfin celui de la clémence.

HYDULPHE. (*en s'éloignant.*)

O ciel ! exauce nous ; que deux coeurs malheureux,
Si long-tems séparés, se retrouvent tous deux.

SCENE DIXIEME.

COLO *seul* (*en sortant par un autre côté.*)

Demeurons ; et, trompant le zèle qui l'anime,
Saisissons le moment de frapper ma victime.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE.

GENEVIEVE, *sort de sa grotte appuyée sur Hydulphe.*

L'ENFANT, HYDULPHE.

HYDULPHE.

VENEZ, Madame, ouvrez les yeux à la lumière.
Quittez cet antre affreux; écoutez ma prière.
Quoi! Dieu qui si long-tems sembla vous oublier,
Vous offre le moyen de vous justifier;
A des jours plus heureux sa bonté vous destine;
Et votre bouche encore au silence s'obstine!
Ah! cedez à ma voix, rendez vous à mes pleurs!

GENEVIEVE (*s'asseyant sur un rocher.*)

Qui? moi! moi! m'avilir devant mes oppresseurs!
A de nouveaux affronts exposer l'innocence!
Non, non, c'est à Dieu seul à prendre ma défense:
Non, l'horreur de mon sort vient moins me déchirer
Que l'indigne pitié que j'irais implorer.

HYDULPHE.

Ce n'est point la pitié, c'est la seule justice;
Votre époux vous la doit et vous sera propice.

GENEVIEVE.

Je ne veux rien de lui, non, mon coeur est trop grand
Pour attendre jamais ce retour outrageant.

HYDULUHE.

Oui, je connois votre ame et fière et magnanime,
Mais il est votre époux.

GENEVIEVE.

Et je suis sa victime;
Sa fureur, sans m'entendre, a pu me condamner.
Il m'a fait à la mort indignement traîner,
Et de le voir encor vous m'offrez le supplice.

HYDULPHE.

Cet enfant est son fils, il faut qu'il vous fléchisse.
Vous avez su braver pour lui dans ces déserts,
Les monstres dévorans, les glaces des hyvers;
Et vous ne ferez rien pour arracher sa vie
Aux traits empoisonnés dont la votre est noircie?

GENEVIEVE.

Un sauvage animal à nos maux attendri,
Lui prêta sa mamelle et deux ans la nourri.

HYDULPHE.

Croyez vous que son père ait une ame plus dure?

GÉNEVIÈVE.

Il n'a point entendu le cri de la nature.

HYDULPHE.

Ainsi donc, à l'opprobre à d'éternels mépris,
Vous seule, maintenant, condamnez votre fils.
Ce matin, inconnue, oui, vous pouviez vous taire:
Mais le voile est tombé, mais on connoît sa mère:
Il faut choisir enfin, et dans ce jour d'effroi,
Qu'il soit le fils du crime ou le fils de Sifroi.

GÉNEVIÈVE.

Ah! que me dites vous?

HYDULPHE.

La vérité funeste.

GÉNEVIÈVE.

Eh bien, employez donc le momemt qui me reste;
Vous le voulez, voyez ce trop cruel époux.

HYDULPHE.

Oui, je vais vous le rendre et digne encor de vous.
Non, de sa cruauté, du sort qui vous accable,
Son coeur si généreux ne peut être coupable,
Ce jour va dévoiler ce mystère profond.
Ce jour va de votre ame obtenir son pardon.
(*il sort.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

GÉNEVIÈVE, L'ENFANT.

GÉNEVIÈVE (*toujours assise.*)

O mon fils ; mon cher fils ! oui, je te sacrifie
Ma haine, mon courroux, le reste de ma vie.
Viens encor dans mes bras, viens baigné de mes pleurs
Me consoler du moins dans mes derniers malheurs.

SCÈNE TROISIÈME.

ACTEURS PRÉCÉDENS;

GOLO.

GOLO (*dans l'enfoncement, sur la pente d'un rocher.*)

Je la vois seule enfin, ce moment est propice :
Sa mort va de mes jours terminer le supplice.
Et d'un funeste coup qu'on n'aura pu prévoir,
J'accuserai sa main, son affreux désespoir.

L'ENFANT (*dans les bras de sa mère.*)

Ma mère, vous pleurez ! que vous avez de peines !
Embrassez moi toujours.

GOLO (*dans l'enfoncement.*)

Quel poison dans mes veines,
A son fatal aspect, semble se rallumer ?
Est-ce là cet objet que j'ai pu tant aimer !

Qui de tant dédains.... ce coeur plein de furie,
Sent renaître, à ce mot, toute sa barbarie :
Non ; ne l'épargnons pas.

GÉNEVIÈVE (*parlant toujours à son fils.*)

Si le ciel juste enfin,
Te venge, cher enfant, d'un indigne destin ;
S'il te fait recouvrer l'amitié paternelle ;
Oui, la mort, je le sens, me sera moins cruelle.

GOLO (*toujours éloigné.*)

Cet enfant m'embarasse ; il peut me dévoiler.
Avec elle, en ses bras, le faut-il immoler ?....
Mère, enfaut odieux, oui, que le glaive efface
De tous mes attentats la rédoutable trace.
Approchons.

L'ENFANT (*apperçevant Golo.*)

O ma mère !

GÉNEVIÈVE.

O comble de terreur !
Dieu ! Golo devant moi ! mon cruel oppresseur !
(*elle tombe évanouie.*)

GOLO.

Oui, c'est moi dont tu fis l'éternelle souffrance ;
Tu n'échapperas plus, cruelle, à ma vengeance.
(*il tire un poignard pour la frapper.*)
Je te tiens..mais, que vois-je! elle est sans mouvement.
Ah! peut-être... arrêtons : c'est son dernier moment.
O mort ! viens la frapper ; Viens me délivrer d'elle.
Viens couvrir mes forfaits de ton ombre éternelle.
Et, sans verser de sang, sans d'homicides coups,
Assure mon triomphe aux yeux de son époux.
Mais on vient; Dieu! c'est lui ! mon ame est confondue.
Dans le trouble où je suis dérobons lui ma vue.
(*il sort.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

GENEVIEVE

(*évanouie et étendue sur un rocher, son fils est à ses pieds.*)

SIFROI, HYDULPHE.

SIFROI (*dans l'éloignement.*)

Cher Hydulphe, en ces lieux mon coeur me retenoit ;
Un pouvoir inconnu malgré moi m'enchainoit.
Je ne cessois de voir son image éplorée ;
Sa voix frappoit toujours mon ame déchirée.

HYDULPHE.

Oui, Seigneur, j'ai calmé son affreux désespoir ;
Elle va vous entendre, elle est prête à vous voir.

SIFROI.

La voilà donc, ô ciel, sur ce roc étendue!
Son fils est à ses pieds, qu'elle semble abattue!

HYDULPHE.

Mes yeux l'ont déja vue en cet accablement,
Présage malheureux de son dernier moment.
Cependant dans quel trouble elle paroît plongée!
Et que subitement je la trouve changée!

SIFROI.

La reconnoissez vous, ô mes yeux consternés,
Sous ces tristes lambeaux, sous ces traits décharnés!
Elle autrefois l'honneur, l'éclat de la nature!
Si je fus offensé, quel prix de mon injure!

HYDULPHE.

Approchons, nos accens ne peuvent la frapper.

SIFROI.

Le plus sombre chagrin semble l'envelopper!
Elle ne nous voit point; son ame défaillante,
De la mort qui l'assiége éprouve l'épouvante.

GENEVIEVE (*égarée et fixant le lieu où étoit Golo.*)

Où suis-je! quoi! veux tu que j'expire d'effroi!
O montre! quoi! toujours tu restes devant moi!

N'es tu point satisfait d'avoir perdu ma vie !
D'avoir de mon époux excité la furie ?
A l'aspect de mes maux quand tu devrais frémir,
De tes coupables feux tu viens m'entretenir !

ERALDE.

Qu'entends-je ? juste Dieu ! sa flamme criminelle,
Dans son trouble profond, devant moi se décele !
Trop malheureux Sifroi !

HYDULPHE.

Quelqu'affreux souvenir
A ses esprits troublés sans doute vient s'offrir.

SIFROI.

Le remord la poursuit.

HYDULPHE.

L'affliction l'égare.

SIFROI.

Quel est donc son tourment ?

GENEVIEVE (*toujours troublée.*)

Non, demeure, barbare ;
Aux pied de mon époux viens être confondu ;
Je l'attends, et le ciel va venger la vertu.

SIFROI.

Elle attend son époux ! ô peine trop cruelle !
Elle ne le voit point, et je suis devant elle !

HYDULPHE.

Ah, Madame ! c'est lui, c'est votre auguste époux
Qui revient vous entendre et paroit devant vous.

GENEVIEVE
(*revenant à elle par dégrés.*)

Cher Hydulphe, est-ce vous ! ah rappellez ma vie;
L'excès de ma douleur l'avoit anéantie.
Golo dans ce lieu même.....

SIFROI.

Hélas ! je vous fuyais,
Et je l'avais pour vous chargé de mes bienfaits.

GENEVIEVE (*elle se lève et va vers Sifroi.*)

Qui ! lui ! cet homme affreux ! sa vue épouvantable
A livré tous mes sens au trouble qui m'accable.
Ecoutez moi, Sifroi, connoissez des horreurs
Qui vous feront frémir de toutes vos fureurs.
Oui, cedant au destin sous lequel je succombe,
Jusqu'au thrône de Dieu, jusqu'au sein de la tombe,
Je voulois vous garder de votre illusion,
Et la reconnoissance et la confusion.

Mais, hélas ! je suis mère, et le sort qui m'opprime
Environne mon fils de l'opprobre du crime.
Je descends pour lui seul à me justifier

HYDULPHE.

Non jamais la vertu ne peut s'humilier :
Plus on l'a méconnue et plus elle est auguste.

GÉNEVIÈVE.

O toi qui nous entends, être suprême et juste,
Viens dessiller ses yeux par le crime séduits,
Et fais lui reconnoître et sa femme et son fils !

SIFROI.

Mon fils!... se pourroit-il ? qui ? moi, je serois père !
(*à part.*)
Mais non, je serois trop en horreur à la terre.

GÉNEVIÈVE.

Oui, vous l'êtes, cruel, et n'en pouvez douter :
C'est votre propre sang qu'on vous fit rejetter.
Dans son port, dans ses traits, revoyez votre image,
Connoissez votre fils, cher et funeste gage
Qu'avant votre départ me laissa votre amour.

SIFROI.

Mais un an s'est passé sans qu'il ait vu le jour.

GÉNEVIÈVE.

Voilà donc le moyen qu'a forgé l'imposture
Pour vous faire immoler l'amour et la nature !
Connoissez un forfait jusqu'alors inoui ;
Connoissez la fureur du plus perfide ami,
Du fourbe, sans pudeur, à qui dans votre absence
Vous avez, dans ces lieux, remis votre puissance ;
Ce monstre osa m'aimer ; j'a rejetté ses feux:
Voilà tous mes forfaits, ouvrez enfin les yeux.

SIFROI.

Lui, Golo ! lui ! qu'entends-je ! ô crime ! ô perfidie !
L'amitié peut-elle être à cet excès trahie !

GÉNEVIÈVE.

Que n'a point fait, hélas ! ce monstre détesté,
Pour séduire ce coeur par lui persécuté ?
De mes justes dédains l'infléxible rudesse
Ne faisoit qu'irriter sa criminelle ivresse ;
Tantôt je le voyois à mes pieds abbatu ;
Tantôt l'oeuil menaçant, attaquant ma vertu,
A des transports affreux abandonner son ame.
Enfin, voyant l'excès où se portoit sa flamme,
Sans appui contre lui, livrée à sa fureur,
Ma main vous écrivit tout l'effroi de mon coeur.
Cette lettre, à vos yeux, du tyran de ma vie,
Dévoiloit l'ame atroce et du crime remplie.
Mais, pour vous l'adresser, de cet homme san foi,
Je craignois les regards toujours fixés sur moi.

Vous connoissiez Drogan, ses vertus et son zèle ;
Eloigné du Palais, de son ame fidèle
J'implorai le secours par un secret écrit.
Il se rendit vers moi dans l'ombre de la nuit.
Je lui confiai tout, mes dangers, mes alarmes;
Sur votre absence, hélas ! je répandois des larmes ;
Quand Golo, tout-à-coup, d'un front audacieux,
Entouré de témoins, vint effrayer nos yeux.
Ce traître, sans relâche, épiant sa victime,
Saisit l'heureux moment de m'imputer un crime.
Et peut-être sa rage, en cet instant fatal,
De ses coupables feux crut surprendre un rival.
» Vengeons, dit-il aux siens, mon ami, votre maitre;
» Et lavons son affront dans le sang de ce traître »
Drogan tombe, à ces mots, sous son bras forcéné,
Sans pouvoir lui répondre et par tous condamné.
Et moi-même, attestant en vain son innocence,
Je perds le sentiment, je reste sans défense ;
Et quand j'ouvre les yeux, ô douleur ! ô revers !
Une tour, un cachot, noir séjour des pervers,
Separoit des vivants mes jours trop déplorables !
J'y vécus dans la mort, du seul pain des coupables
Que venoit m'apporter, d'une invisible main,
Un bourreau sans pitié que j'implorois en vain.
Ce fut là que voué par l'ame la plus dure,
A l'éternel oubli de toute la nature,
Le fils d'un Palatin, l'héritier des héros,
Est sorti de mon flanc percé de mille maux.
Je les ai soutenus; seule dans ma souffrance,
De lambeaux déchirés je couvris son enfance ;

Et mon sein maternel, son unique berceau,
Sauva ses premiers jours au fond de mon tombeau.

SIFROI.

Combien je fus trompé ! monstre trop exécrable !

GÉNEVIÈVE.

J'avais gémi cinq mois sous sa rage implacable,
Quand un jour, à mes yeux, jour d'éternelle horreur,
Il paroît dans la tour, l'oeil ardent de fureur :
» Cruelle, me dit-il, lisez cette sentence
» Que votre époux lui-même adresse à ma vengeance.
J'y vois le crime affreux qu'on impute à mes jours ;
J'y vois l'ordre cruel d'en terminer le cours.....
» Vous pouvez l'éviter, me reprend cet infame,
» Je réparerai tout ; livrez vous à ma flamme ;
» Livrez vous aux désirs d'un amant forcéné,
» Par la haine et l'amour, par la rage entraîné....
Frappe donc, scélérat ; crois tu que je balance !
A ces mots il frémit ; il sort de ma présence.
Mais Eralde, chargé de son ordre inhumain,
Revient bientôt à moi, le poignard à la main ;
Mon malheur l'attendrit ; la pitié le désarme.
Il m'arrache à la mort, et, bravant toute alarme,
Me fait soudain conduire en ces bois retirés,
Où, depuis si longtems, mes destins ignorés
S'abreuvent, chaque jour, d'une coupe remplie
Des poisons que sur moi versa la calomnie.

SIFROI.

Quel récit ! que d'horreurs ! que je fus égaré !
Jouet infortuné de ce tigre altéré,
Il a donc su m'armer de toute sa furie !
Ah ! comment vous venger de tant de barbarie !
Je tombe devant vous, brisé du désespoir,
Indigne de mon fils, indigne de vous voir.

SCÈNE CINQUIÈME.

ACTEURS PRÉCÉDENS.

GOLO.

GOLO (*dans l'enfoncement.*)

Avançons, et faisons retomber sur sa tête
Les redoutables coups que sa haîne m'apprête
(*il s'approche de Sifroi qui est aux pieds de Géneviève.*)
Que vois-je ? se peut-il ? à ses pieds avili,
Vous avez méconnu la voix de votre ami.

SIFROI (*se relevant et tirant son épée*)

Toi, mon ami ! grand Dieu ! toi donc la main perfide
M'a conduit au malheur, au crime, au parricide !
Ah ! que j'efface au moins dans ton infame sang
L'opprobre de mon coeur trompé par un méchant :

GOLO.

Frappez ; voici le mien : il fut incorruptible,
Punissez le ; pour vous, de son zèle inflexible.
L'imprudente amitié m'a fait vous dévoiler
Des horreurs dont jamais je n'eusse du parler.
Je ne le sens que trop : la pitié qui m'anime
M'en rend, ainsi que vous, moi-même la victime.
Tout ce que nous pouvons, c'est de les oublier :
Ses souffrances, ses pleurs ont du les expier.
Tendez à votre épouse une main indulgente ;
Le repentir encor peut la rendre innocente ;
Mais qu'un fidèle ami, s'il fut trop écouté,
S'abandonnant à vous, soit du moins respecté.

GÉNEVIÈVE.

Que dit-il ! quelle ruse ! et quel nouvel outrage!
Quoi, sa feinte pitié met le comble à sa rage !
N'es-tu point satisfait ! regarde, scélérat,
Les fruits, les fruits amers de ton noir attentat ;
Cet antre, ce désert, la mort qui m'environne,
Cette mort qui t'attend ; ici, rien ne t'étonne.
Ton coeur, inébranlable en sa férocité,
Ose me contempler avec sécurité !

GOLO.

Moi, tranquille ! grand Dieu ! sans être déchirée,
Mon ame pourroit voir une femme égarée,
Dont la raison se trouble, et dans qui mon abord
Fait descendre à longs traits la honte et le remord !

Elle redoute en moi le témoin de son crime :
Mais, malgré le courroux qui contre moi l'anime,
Je veux me taire aux yeux d'un époux outragé,
En ce moment cruel, sans doute, trop vengé.

SIFROI.

Non, non, il faut parler ; sur cet affreux mystère,
Devant elle, à l'instant, il faut que l'on m'éclaire.
Ma femme d'un côté, de l'autre mon ami ;
Qui me trompe des deux ? qui des deux m'a trahi ?
Quelle voix écouter ?

GÉNEVIÈVE.

Celle de la nature.
Mon fils, fais à ton père entendre son murmure ;
Jette toi dans ses bras.

SIFROI.

Avance, cher enfant ;
Oui, je cède à mon coeur, à son cri déchirant.
(*il presse l'enfant dans ses bras.*)

GOLO.

Arrêtez ; arrêtez, Sifroi, qu'allez vous faire ?
Dans un tel intérêt la pitié doit se taire.
Elle seule séduit votre coeur prévenu ;
Mais votre honneur me parle ; il est seul entendu.
Non, dussé-je essuyer l'éclat de sa furie,
Voir même ses forfaits imputés à ma vie,

Je ne trahirai point ici la vérité.
Cet enfant de son crime est le fruit détesté.
(*Sifroi repousse l'enfant.*)
Femme indigne, parlez; vous sentez vous confondre?
Osez me démentir; osez donc me répondre?

GÉNEVIÈVE.

Dieu vengeur! .... homme impie! il n'en est point pour toi;
Mais; tu dois le sentir, il en faut un pour moi,
Je t'appelle à son thrône, il fera ma reponse.

SIFROI.

Vous frémissez Golo! quel trouble en vous s'annonce!

GOLO.

Je frémis, il est vrai, mais de compassion
Pour son audace feinte et sa confusion.
Le Dieu qui la punit, le Dieu qu'elle blasphême,
Est donc son vain refuge, en cette honte extrême!
Mais il en coûte trop à mes sens indignés,
Pour repousser ici ses traits empoisonnés;
Je ne m'oppose point à vos bontés pour elle;
J'y laisse un libre cours que troubleroit mon zèle;
Et je fuis un ami trop indigne de moi,
Puisqu'il put m'outrager en soupçonnant ma foi.

SIFROI.

Non, demeure, Golo; le doute est trop horrible;
Et je veux terminer cette lutte terrible.

GOLO.

Eh bien, je la termine, et romps cet entretien.
Que voulez vous de plus ?

SIFROI.

Ou ton sang, ou le mien.
Au jugement de Dieu Géneviève en appelle ;
Eh bien ! soumettons lui cette affreuse querelle.
C'est la loi des guerriers ; et puisque de ton coeur
Rien ne peut pénétrer la sombre profondeur,
Que ta mort ou la mienne à tous les yeux décide,
De ma femme ou de toi, qui des deux est perfide.
Je combattrai pour elle et défends sa vertu.

GOLO.

Quoi ! vous pouvez douter ?....

SIFROI.

J'en ai trop entendu.
Je vois que le méchant, que l'adroite imposture
Peut flétrir à son gré la vertu la plus pure :
Oui, j'en crois la pitié qu'elle inspire à mon coeur ;
Et ta barbare voix n'y porte que l'horreur.
Ce billet si fatal, cet enfant, sa naissance,
Elle a tout expliqué, tout peint son innocence.
Mais l'amour insolent dont tu n'as point frémi,
Cet outrage à l'hymen, à la foi d'un ami,
Les persécutions dont son amé t'accuse,
Qui pourra t'en laver ? où sera ton excuse ?

Va ; l'homme vertueux n'est jamais inhumain,
Et tous les scélérats portent un coeur d'airain.

GOLO.

Eh bien! puisque le tien n'est plus fait pour m'entendre,
C'est le glaive à la main que je vais me défendre.
Viens au champ de l'honneur, d'un bras ensanglanté,
Dans le fond de nos coenrs chercher la vérité.

SIFROI.

Oui, je la trouverai ; mais dans le tien perfide.

GÉNEVIÈVE

Arrêtez ; que prétend votre rage homicide !

SIFROI.

Te venger ou périr.

GOLO.

Te confondre à jamais.

GÉNEVIÈVE (*à Golo.*)

O monstre, inépuisable en audace, en forfaits !
Arréte. Peux tu croire, à ce combat impie,
Que j'attache ou l'opprobre ou l'honneur de ma vie!
Et vous, trop déplorable et trop injuste époux,
A ce trait généreux, mon coeur revient à vous :

Mais, ce n'est point assez, soyez plus grand encore,
En couvrant de mépris ce monstre que j'abhorre.
Cet indigne combat offense mon honneur ;
Et pour juge, il ne veut que vous, que votre coeur.

HYDULFHE.

Entendez vous, Seigneur, la voix de l'innocence ?

SIFROI.

Entendez vous aussi le cri de la vengeance ?

HYDULPHE.

Ah ! Madame, le ciel à pitié de vos pleurs,
Il venge vos vertus, il finit vos malheurs.
Les amis de Sifroi que ce moment présente.
Vont seconder ici ma vieillesse tremblante.
(*La suite de Sifroi entre.*)

SCÈNE SIXIEME.

ACTEURS PRECÊDENS

ERALDE, AMIS ET SUITE DE SIFROI.

HYDULPHE.

(*à Sifroi.*)
Vous, Seigneur, abjurez, cet odieux combat.
(*aux amis de Sifroi.*)
Venez, tous; prévenir un nouvel attentat ;

Frémissez de l'audace où se porte le crime,
Et pleurez en voyant cette auguste victime.

GOLO.

Téméraire vieillard, oses-tu devancer
Le jugement du ciel ?

HYDULPHE.

Je vais le prononcer.
Le ciel, oui, scélérat ! le ciel va te confondre.
Ce sera par ma bouche, et tu vas me répondre.
Va, l'ame des méchants se décèle toujours ;
Et j'ai surpris la tienne en ses sombres détours.
Exécrable assassin d'une innocente mère,
A cet enfant encor tu veux ravir son père ;
Maître de leur destin, lorsqu'à de longs combats,
L'infortuné Sifroi vit retenir ses pas,
Ce fut après un an que, trompant son absence,
Ta fourbe de son fils a marqué la naissance.
Mais ici Géneviève, accusant tes fureurs,
Se plaint de l'abandon qui combla ses douleurs ;
Se plaint d'avoir reçu sa vie infortunée,
Seule, dans sa souffrance, à la mort condamnée ;
Enfin d'avoir gémi dans l'horreur des cachots,
Sans qu'un être vivant ait soulagé ses maux.
De cette atrocité si ton coeur fut capable,
Il a pu tout le reste et toi seul es coupable.
Mais, parle; quels témoins, lui portant des secours,
Ont reçu cet enfant au premier de ses jours ? ....
Quelles mains ont servi cette mère souffrante ?
Tu te tais.....

GOLO.

Vil mortel !

HYDULPHE.

Ta rage est impuissante.
Eralde ; répondez : vous viviez auprès d'eux ;
Eclaircissez le sort d'un enfant malheureux.

ERALDE.

Hélas ! aux jours de deuil où le ciel l'a fait naître,
J'ignorois ses destins, je n'ai pu les connaître.
Dans la tour enfermée ; invisible à nos yeux,
Géneviève en ses maux n'eut d'appui que les cieux,

HYDULPHE.

O monstre ! et dans ce jour où, malgré ma prière,
Ton aspect effrayant a frappé sa paupière,
De ton perfide coeur quel étoit le dessein !

GÉNEVIÈVE.

Le trouble de la mort est entré dans mon sein.

HYDULPHE.

Cet enfant va peut-être expliquer ce mystère.

GÉNEVIÈVE.

O mon fils ! qu'as-tu vu ? qu'a-t-il dit à ta mère ?
Ne crains point.

L'ENFANT.

Non, jamais les monstres de ces bois
Ne m'ont plus effrayé que sa terrible voix.
Il agitoit un fer dans sa main menacante;
Il le portoit sur vous : j'étois dans l'épouvante.
Il appelloit la mort, si je l'ai bien conçu ;
Et s'est enfui soudain quand Hydulphe a paru.

HYDULPHE.

Quel tissu d'attentats !

SIFROI.

Et quel jour les éclaire !
O monstre, tu pâlis; ton front enfin s'altere !
Non, mon bras n'est point fait pour punir ce pervers;
C'est au glaive des lois à le rendre aux enfers.

GOLO.

Où suis-je ? tout ici me confond et me glace.
Oui, cruelle, triomphe enfin de mon audace,
De ce coeur irrité, de toutes mes fureurs.
Je t'adorois ! . . . ô mort, termine tant d'horreurs !
(*il se frappe.*; *on le soutient.*)

HYDULPHE.

Grand Dieu ! quelle est la vie et la fin du coupable !

SIFROI.

Qu'on l'éloigne.

(*on emporte Golo.*)

SCENE VIIe ET DERNIERE.

SIFROI, GÉNEVIÈVE, HYDULPHE, ERALDE, L'ENFANT, SUITE ET AMIS DE SIFROI.

SIFROI.

O des cieux, justice redoutable,
Par lui-même à nos yeux tu viens de le punir!
Mais, moi! que mérité-je? et que je dois frémir!
Amis, avec effroi que votre ame contemple
De ma crédulité le déplorable exemple.
Jouet du délateur, j'ai frappé la vertu,
J'ai proscrit l'accusé sans l'avoir entendu!
O femme infortunée autant que vertueuse,
Soyez pour votre époux encor plus généreuse!

(il tombe à ses genoux, Généviève le relève et l'embrasse.)

HYDULPHE.

O vertu, qu'à nos yeux le ciel vient couronner,
Que ton triomphe est beau quand tu peux pardonner!

GÉNEVIÈVE.

Sifroi, voilà mon fils, soyez enfin son père:

SIFROI.

Ce coeur en sera digne ainsi que de sa mère.
Eralde, cher Hydulphe, ô mortels généreux!
La vertu sur la terre, y fait trouver les cieux.

FIN.